

LA SAVOIE

Littéraire & Scientifique

REVUE TRIMESTRIELLE

PUBLIÉE

Sous le patronage de l'Académie de Savoie

12^e ANNÉE -- 1^{er} TRIMESTRE

SOMMAIRE

CHRONIQUE. — Bureau de l'Académie pour 1917. — Nécrologies :
Eloge de M. le Marquis d'Oncieu ; Eloge de M. le Comte
de Villeneuve.

Concours de Peinture de 1915 (Prix de la Fondation Guy) :
Rapport du Jury (MM. BERTIN, COCHON et GRANGE).

D'ARCOLLIÈRES. — *Procès-verbal de la Séance semi publique du*
14 juin 1917.

C^{te} Amé d'ONCIEU DE LA BATIE. — Discours de réception : *Eloge*
funèbre du Baron Clément du Bourget, président de
l'Académie.

Emmanuel DENARIÉ. — *Réponse au Discours de réception de*
M. le Comte Amé d'Oncieu de la Bâtie.



CHAMBÉRY

IMP. GÉNÉRALE SAVOISIENNE, 5, RUE DU CHATEAU

—
1917

Abonnements à « La Savoie Littéraire et Scientifique »

Abonnement pour l'année : **3** fr. — Le N° : **0,75** c.

On peut s'adresser à M. FÉLIX-NAIX, secrétaire de l'*Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de la Savoie*, 5, rue du Château, à Chambéry, ou bien à l'*Imprimerie Générale Savoisienne*, 5, rue du Château, ou à la *Librairie Dardel*, rue des Portiques, Chambéry.

LA SAVOIE
LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

CHRONIQUE

Bureau de l'Académie pour 1917. — Le Bureau de l'Académie est ainsi constitué : M. Emmanuel DENARIÉ, *Président* ; M. DULLIN, *Vice-Président* ; M. Maurice DENARIÉ, *Trésorier* ; M. COCHON, *Bibliothécaire* ; M. D'ARCOLLIÈRES, *Secrétaire Perpétuel* ; M. le chanoine BURLET, *Secrétaire-Adjoint*.

Nécrologies. — Dans les séances ordinaires de l'Académie, le Président a rendu hommage à M. le Marquis d'Oncieu, membre effectif et ancien Président, et à M. le Comte de Villeneuve, membre effectif non reçu, dans les termes suivants que nous tenons à reproduire.

Eloge de M. le Marquis d'Oncieu. — Messieurs, ce m'est une grande peine, en ouvrant cette séance, d'avoir à vous parler d'une perte qui nous laissera inconsolables.

Hier encore, à cette place, le Marquis d'Oncieu de la Bâtie dirigeait vos travaux ; son action, aidée par une bonne grâce inlassable et une compétence universelle, y fut particulièrement féconde et bienfaisante. Plus tard, quand, notre première émotion apaisée, il pourra être jugé avec cette mesure que lui-même mettait à toutes choses et qui convient à une si noble mémoire, l'un de nous vous dira ce qu'il fut pour notre Compagnie. Aujourd'hui, je ne puis que donner cours à nos regrets.

Si une pensée pouvait les adoucir, elle serait de les savoir partagés par la Savoie toute entière et même au-delà, elle serait dans l'ineffaçable vision des funérailles de ce grand serviteur du pays.

Après 34 mois d'une guerre sans merci, et qui voit se multiplier les hécatombes, il nous semblait que notre sensibilité s'était émoussée en face de la mort, et qu'à force d'angoisses, nous avions pris l'habitude d'envisager presque sans révolte, sinon sans amertume, la disparition des êtres les plus chers.

Il a fallu celle d'Eugène d'Oncieu, tombé lui aussi à son poste de combat, pour nous faire comprendre qu'il est des hommes que l'on ne se résigne pas à voir mourir.

Une action d'éclat suffit à embellir une mémoire ; mais, pour laisser un tel vide, il faut avoir su se donner non pas une fois, mais se donner encore, se donner toujours. Tel a été pour Eugène d'Oncieu le but de sa vie. Tel fut aussi le secret de sa grande et légitime popularité.

Doué des plus remarquables facultés de l'intelligence, d'une rare pénétration d'esprit, d'aptitudes les plus diverses, orateur élégant et incisif avec une jolie pointe d'humour, il aurait pu avec son nom et sa fortune briller dans les plus hautes sphères et au premier rang. Il a préféré ne faire que le bien, humblement, et avec une telle simplicité et une telle égalité d'humeur, que l'on aurait pu croire qu'il n'y cherchait que son plaisir.

Plaisir ! certes, il devait le trouver auprès des siens, mais ailleurs, ce n'était que le devoir, et le plus souvent le rude et ingrat devoir.

Sans doute, est-ce pour le remplir avec plus de rigueur, qu'il vous a demandé, au commencement de cette année, de le décharger de la présidence de l'Académie. Peu à peu, à mesure que s'élevait son âme, il écartait de lui tout ce qui lui paraissait honneurs superflus et satisfactions personnelles. Il voyait l'étendue de son labeur quotidien, et peut-être, pressentant que Dieu allait bientôt le rappeler à lui, il voulut consacrer tout ce qui lui restait de force à l'entreprise de reconstruction sociale et religieuse qu'il s'était imposée.

Eloge de M. le Comte de Villeneuve. — Messieurs, un nouveau deuil vient d'atteindre l'Académie de Savoie. Nos regrets ne sont pas mêlés, comme dans la disparition du Marquis d'Oncieu, au poignant souvenir d'une collaboration précieuse et chère, car le Comte de Villeneuve n'a pas occupé la place que vous lui aviez préparée : notre Compagnie ne peut donc porter que le deuil d'un espoir longtemps caressé et auquel nous ne saurions renoncer sans une grande tristesse.

Si j'avais pu, ici, donner libre cours aux sentiments qui me remplissent le cœur, et qui sont, j'en suis sûr, les vôtres, les hautes qualités de notre ami défunt et sa vie si noble-

ment remplie m'eussent facilité ce pieux devoir. Toutefois, sans créer un précédent, il sera bien permis au Président de l'Académie d'oublier un instant que le cher disparu ne nous appartenait pas encore entièrement, et de vous dire en quelques mots, sinon ce qu'il a été pour nous, du moins ce qu'il aurait pu être.

Les services éminents que le Comte de Villeneuve a rendu à notre province seront consignés dans les Mémoires des nombreuses Sociétés agricoles qui n'ont, je parle pour nous, que trop absorbé son existence utile et laborieuse.

Il meurt, hélas, à l'âge où un repos bien gagné lui eût permis de nous donner, à notre tour, en s'associant à nos travaux, la mesure de sa vive et noble intelligence.

Nous le connaissons par ses écrits, malheureusement bien rares — pour la plupart rapports agricoles, ou avis sur les meilleures méthodes de culture —, sujets par eux-mêmes peu entraînants. Tous pourtant nous en avons subi le charme. Cela ressemble à une conversation d'ami, très simple : mais c'est pensé, c'est écrit dans un langage d'une forme pure et savoureuse, et qui va droit au cœur parce qu'il vient du cœur.

Le terrien, que ce gentilhomme terrien a tant aimé, et dont il a exalté la vie de labeur, ce paysan, héros obscur aujourd'hui sur les champs de bataille, sera plus que jamais l'homme nécessaire de demain. Joseph de Villeneuve ne sera plus là pour lui parler ; il savait pourtant si bien s'en faire entendre, ayant reçu de Dieu ce don si rare que, tombant de ses lèvres, ou courant sous sa plume, tout ce qui sortait de lui, en faisant l'admiration des plus difficiles, était compris du plus humble.

Nous avons donc tous beaucoup perdu. Siégant enfin au milieu de nous, sans bien longtemps tarder, je crois, il nous eût entretenu des choses de la terre avec les lumières de sa longue expérience, et cette grande tendresse dont il enveloppa tout ce qui tenait au vieux sol natal.

Cette tendresse, il l'a méritée pour lui-même ; vous ne serez donc point étonné si, m'écartant peut-être des rigoureuses traditions de notre Compagnie, j'ai cru devoir rendre hommage à sa mémoire. Il en est qui forcent toutes les consignes, de même qu'il est des deuils que l'on ne peut porter en secret.

Concours de Peinture de 1915

Prix de la Fondation Guy

RAPPORT DU JURY

(MM. BERTIN, COCHON et GRANGE)

Lu dans la Séance du 6 Décembre 1916

I.

Les expositions réunies et simultanées du Concours Guy et du Concours Pillet-Will semblent avoir jeté quelque confusion et quelque incertitude dans l'esprit du public. Rien, en effet, ne désignait les exposants prenant part à l'un ou à l'autre des Concours, ceux qui accédaient aux deux à la fois et même ceux qui au contraire n'y étaient pas admis.

Qu'il nous soit permis, à ce sujet, d'émettre quelques vœux :

1° Tout d'abord que, pour se conformer au vœu de M. l'avocat Guy, les concurrents fassent connaître, d'une façon nette et précise, s'ils sont bien nés et domiciliés dans l'un des deux départements de la Savoie. Cette question aurait pu embarrasser le Jury, s'il n'avait pas été unanime dans sa proposition d'attribution du prix, unanimité qui lui a permis de passer outre près d'un important et très intéressant envoi pour lequel elle n'était pas résolue ;

2° que les Concours Guy et Pillet-Will soient toujours séparés ;

3° que l'importance des envois au Concours Guy soit déterminée par un maximum des œuvres exposées ;

4° que les concurrents, une fois leur envoi fait à la date indiquée, ne puissent plus rien y adjoindre ou en retrancher ;

5° que l'on n'admette jamais de simples exposants ne devant pas concourir.

Pour le Jury, le partage était bien établi, M. le Maire de Chambéry ayant fait parvenir à l'Académie la liste des concurrents au prix Guy qu'elle a mission de décerner.

Voici cette liste :

Mademoiselle GRILLET, sous réserve qu'elle justifiera de sa qualité de Savoyarde avant le jugement.

S'est trouvée éliminée *ab ovo*, faute d'y avoir satisfait.

MM. BÉCHARD,	MM. MARRET,
CARRON Melchior,	MICHEL,
GIRARD-MADOUX,	MONOD,
JACQUES,	POIREL.
MARMET,	

Une touchante pensée de ces rivaux courtois et patriotes mérite de les féliciter collectivement d'avoir adjoint et fait figurer dans leurs rangs, sous le triste parement d'une palme glorieuse, quelques études de M. Lucien Geoffroy, jeune artiste de vingt ans dont l'enthousiasme pour la peinture autorisait les plus légitimes espérances. Fauché dans sa belle jeunesse par la tourmente terrible qui secoue le monde entier, il a déjà recueilli la gloire la plus pure devant laquelle s'inclinent pieusement tous les visiteurs.

Que son nom, rappelé avec émotion dans notre rapport, soit adjoint à ceux des victimes de la guerre sur lesquels M. le Président de l'Académie des Beaux-Arts, dans la séance publique annuelle du 18 novembre 1916, épanchait avec tristesse ses regrets et ses deuils !

Il considérait comme un devoir de sa charge d'exprimer la douleur éprouvée de la perte de cinq grand-prix de Rome tombés pour la défense de la patrie, auxquels s'ajoutent comme nobles victimes 255 lauréats anciens élèves de

l'Ecole nationale des Beaux-Arts. 313, ajoutait-il, combattent encore aujourd'hui pour la défense de la liberté du monde, du droit et de la civilisation.

Dans ces lutteurs héroïques, où figurent certainement plusieurs de nos concitoyens, la Savoie peut encore ajouter quelques noms que vous connaissez pour les avoir déjà distingués dans vos tournois pacifiques.

Nous saisissons avec fierté cette occasion de rappeler que, dans les champ-clos meurtriers, elle peut revendiquer, d'après les citations du Commandant des armées, comme parturiente, une large part du sacrifice dans l'union sacrée de sa jeunesse militaire, sacerdotale, artistique, libérale, littéraire et scientifique, industrielle, commerciale et agricole.

Qu'il leur soit rendu hommage en votre nom !

II.

Nous sommes deux à regretter, Messieurs, que celui d'entre nous qui était plus particulièrement désigné pour être notre rapporteur, en soit empêché par un deuil et par ses charges. En qualité d'autochtone ayant l'accoutumance du pinceau servi par une main lettrée, et familier de la vision de montagne, dont il excelle à reproduire les scènes par la plume et par la palette, vous perdrez beaucoup à n'avoir pour interprètes que deux forains qui n'ont comme excuse, après son abstention, que leur acclimatation voulue et choisie en Savoie, dont la beauté leur a semblé préférable entre toutes et leur désir de la faire mieux connaître en France et à l'étranger.

Et d'abord, au nom de l'art immanent que notre donateur voulut encourager, rendons approbation aux concurrents, surtout dans une époque où les incompétences sont en honneur : c'est que tous sans exception ont fait preuve, avec une réussite plus ou moins heureuse et complète, de grandes qualités d'observation et ont montré une ardente volonté de bien faire, quelques-uns avec un indéniable talent.

« On avait pu regretter ces dernières années, dans le
« monde des arts, les tendances qui troublaient la jeunesse
« ardente, impressionnable, souvent trop sensible aux en-
« traînements du jour, aux nouveautés que son inexpérience
« ne lui permettait pas toujours de juger à sa valeur exacte.

« Dans les expositions se voyaient trop d'œuvres ne
« cherchant qu'à étonner par une hardiesse douteuse, trop
« encouragée par le snobisme à la mode : tous les arts subis-
« saient la menace de l'asservissement du goût français.

« En présence du cataclysme qui bouleverse le monde,
« que restera-t-il de ce qui n'est pas sincère, de ce qui ne
« résulte pas de l'étude de la nature, de la méditation, en
« un mot du cœur de l'artiste ? La jeunesse d'aujourd'hui
« aura un plus noble idéal, le respect religieux de son art
« et saura repousser les influences délétères qui nous con-
« taminaient. Tout ce qui est convention, tout ce qui est
« snobisme ne saurait durer. »

Ainsi s'exprimait M. le Président Waltner, de l'Académie des Beaux-Arts, déjà cité, et déjà ses sages conseils avaient été devancés par les émules dont nous devons vous entretenir.

M. André Jacques, déjà bien connu par une belle suite d'eaux-fortes que vous avez pu apprécier en l'honneur de la Savoie et de notre cité, nous donne au Concours une impression puissante, obtenue par les moyens les plus simples, uniquement la justesse des valeurs, dans une aquarelle représentant une tête de femme aux traits moulés et atténués par la voilette ; il montre, à côté de cette œuvre volontaire, une délicieuse tête d'enfant.

Une noble part de la reconnaissance et de l'admiration que nous avons vouées aux morts de la grande guerre, revient aussi à ses victimes qui, comme M. André Jacques, ont été mutilés par les barbares et qui, privés d'une partie de leurs organes, s'efforcent, par une patiente rééducation, de retrouver leurs gestes pour épandre de nouveau, malgré l'obstacle, leur conception d'artiste.

Puisse-t-il ainsi marcher dignement sur les traces du peintre Jouvenet et du graveur Roy : « *Dextrà paralyticus, sinistrà pinxit.* »

Avec quelques paysages, M. Monod nous présente son portrait dans un éclairage un peu bizarre que la monochromie rend froid, mais qui dénote le souci de l'artiste de sortir de la banalité.

On sent que, parmi tous les sujets qui sollicitent son attention, M. Girard-Madoux est particulièrement séduit par la mélancolie des ruines : les vieilles pierres lui chantent des hymnes du temps passé et ses études témoignent d'un sincère effort pour nous faire partager le plaisir qu'il a eu de les peindre. Un intérieur d'église est la pièce la plus remarquable de son panneau.

L'envoi de M. Carron est de beaucoup le plus nombreux (28 toiles) et peut-être eût-il gagné en unité, en cohésion, à la suppression de trois ou quatre des œuvres exposées. Nous disons unité, ce qui ne signifie pas uniformité, car M. Carron ne se cantonne pas dans un effet qui, une fois trouvé, est répété à satiété, en mettant tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt au centre l'élément principal du tableau. En qualité de sensitif qu'émeuvent toutes les beautés, toutes les heures de la journée, tous les éclairages, tous les ciels sont thèmes à ses variations. Celles de ses études qui nous sont montrées, comme elles ont été faites devant la nature, nous apparaissent encore toutes vibrantes de l'émotion qui les a jetées sur la toile. Ici, c'est la sensation jeune et fraîche d'une matinée, lorsque le soleil levant soulève sur la plaine une brume légère ; là, c'est l'intense impression de tristesse que nous donne une pauvre chaumière sous le ciel tragique. M. Carron est un poète : reproduire la nature ne lui suffit pas, il veut y mettre du sien. Parfois, il naît de ce conflit entre l'œil et la volonté de l'artiste, des panneaux, comme ses divers groupes de peupliers, où cette volonté a été la plus forte. Quoi de plus délicat que tel de ces groupes d'arbres que la lumière enve-

loppe jusqu'à le rendre irréel comme un rêve ? Quoi de plus violent que tel autre dont la sombre silhouette s'enlève sur de lourds nuages et sur un ciel vert qui fait songer à quelque cataclysme ? Que son pinceau soit violent ou délicat, il est toujours harmonieux et nous oblige à contempler et à penser.

Nous aurions préféré, pour en faire l'analyse, trouver sur chaque tableau, au lieu d'un simple numéro, une désignation plus explicite, comme il est d'usage d'en indiquer sur les envois aux Salons annuels, et qui leur confère en quelque sorte un état-civil permettant de les titrer et plus tard de les suivre.

En l'absence fréquente de traits typiques révélés par le caractère du terrain, par ses profils, par ses horizons ou par les signes notoires des constructions humaines, il faudrait posséder la science de notre éminent confrère géologue et tectonicien pour découvrir la plupart des sites représentés.

Au lieu d'aborder le péril des glaciers hirsutes, crevassés, suspendus sur l'abîme, M. Carron, amoureux de la ligne, préfère la région moyenne, aux profils et aux chaînons étagés en pente douce : celle des préalpes, vocable nouveau plus savant que le vieux terme d'Alpettes, de la langue du pays, certainement plus poétique, mais qui a pris aujourd'hui un sens argotique déformé dans le parler parisien et dont les lexiques cherchent l'origine (1).

Le grand labeur de M. Carron émane certainement d'un grand effort personnel qui est méritoire et soutenu. Il est dans une très bonne voie ; nul doute qu'il puisse nous donner bientôt quelque œuvre maîtresse : ce serait faire bonne justice que de l'encourager en proportion de sa main-mise et de son talent.

(1) Arpettes, apprenti des deux sexes et de n'importe quel métier. *Dictionnaire d'argot fin de siècle*, par Ch. VIRMAITRE ; Paris, 1894. — Voir *Interméd. des Chercheurs*. Années 1914 et 1915.

III.

D'après ce qui précède, c'est à l'unanimité que le Jury croit devoir proposer à l'Académie d'allouer intégralement à M. Carron le prix de 400 francs, de la fondation Guy.

Si la Compagnie pouvait disposer d'autres ressources budgétaires, c'est en faveur de M. André Jacques, intéressant à plus d'un titre, qu'une médaille serait justifiée, ainsi qu'un diplôme d'honneur pour M. Girard-Madoux.

* * *

L'Académie a décidé, le 6 décembre 1916, que M. Carron remporte le prix de 400 francs, qu'une mention très honorable est décernée à M. André Jacques et une mention honorable à M. Girard-Madoux.



PROCÈS-VERBAL

DE I.A

Séance semi publique du 14 Juin 1917

C'est sous la présidence de M. Emmanuel Denarié, président de l'Académie, que cette séance a été tenue. Séance semi publique qui aurait pu et dû être publique pour son importance et son attrait, si le récipiendaire, M. le comte Amé d'Oncieu de la Bâtie, n'avait demandé qu'à cause de son grand deuil, — la mort récente de son frère, — elle n'eût aucun caractère particulier. Il trouvait aussi qu'un « échange de congratulations académiques » n'était guère de mise « à l'arrière de ceux qui n'échangent que des balles ». Mais, comme l'a observé M. le président, « nous devons nous soumettre aux lois de la vie... Notre Compagnie est dépositaire de vieilles traditions et, que cela nous amuse ou non, notre devoir est de les maintenir, sans songer à nous-même, mais à ceux qui viendront après nous ». — Bref, la séance d'aujourd'hui a été une séance au cadre restreint.

Parmi les membres effectifs présents, on remarquait MM. le général Borson, Briot, le chanoine Burlet, Cochon, Maurice Denarié, le conseiller Dullin, le comte Fernex de Mongex, Mgr Pillet, MM. Révil et d'Arcollières, secrétaire perpétuel. — Ailleurs, avaient pris place M. Charles Arminjon, membre effectif non encore reçu, le P. Bouchage, membre effectif non résidant, MM. Jarrin, Pérouse et le marquis de la Serraz, membres agrégés, MM. Ailloud, le baron d'Alexandry, le chanoine Paget et le chanoine Termier, membres correspondants. — Sa Gr. Mgr l'Archevêque, accompagné de l'un de ses vicaires généraux, M. le chanoine Maillet, membre correspondant, avait bien voulu gracieusement répondre par sa présence à l'invitation qu'il avait reçue. Plusieurs dames et quelques-uns de ceux qu'attirent les plaisirs intellectuels se trouvaient encore parmi l'auditoire.

A l'ouverture de la séance, M. le président donne la parole à M. le comte d'Oncieu. Elu le 31 janvier 1912, le récipiendaire venait occuper à cette heure son fauteuil de Membre effectif résidant. L'éloge de M. le baron Clément du Bourget, tel était le sujet de son discours. Là, sont successivement représentés les deux aspects sous lesquels l'orateur envisage celui qui présida avec distinction aux travaux de l'Académie pendant près de trois ans, jusqu'au jour où la mort vint mettre un terme à ses souffrances et à sa chrétienne résignation. Largement et parfois même d'une façon singulièrement pittoresque, on revoit, dans son milieu et comme dans une évocation frappante, le parfait gentleman, l'homme du monde accompli, le brillant officier de cavalerie que l'Académie s'attachait en qualité de Membre correspondant dès l'année 1893, pour ses « Campagnes modernes », précis d'histoire militaire, encore en usage, paraît-il, dans l'armée française. Ce premier pas d'un capitaine de chasseurs à cheval dans la voie de l'histoire l'amena à se tourner du côté de l'étude des annales de son pays, lorsqu'il quitta le service en qualité de chef d'escadrons. A cette dernière période de la vie du défunt, où sa physionomie se montre sous son second aspect, appartient son *Etude sur Madame Royale Jeanne-Baptiste de Savoie-Nemours*, qu'il lisait à ses confrères de l'Académie, en prenant séance parmi eux. Puis vint la « Brigade de Savoie », sujet d'une conférence donnée à Paris en l'honneur du Cinquantenaire de l'annexion de 1860. Ces pages, toutes de circonstance, ne sont que l'« embryon du livre définitif qui va bientôt paraître... œuvre considérable, attrayante mais sobrement écrite, qui unit la technique à l'étude de l'histoire, sans dédaigner les anecdotes, les menus faits qui donnent de la vie au récit ». L'histoire de la Brigade de Savoie est donc un ouvrage posthume ; elle sera un hommage de l'auteur au glorieux passé de la Savoie et, on peut bien le dire, une sorte d'adieu du baron du Bourget à ses compatriotes, à ses amis, à ceux qui ont pu apprécier ses rares qualités.

Dans sa réponse, s'il rend hommage de son côté à feu M. le baron du Bourget, M. le président félicite en termes d'une élégante délicatesse le récipiendaire, qui est loin d'être un étranger

à l'Académie. Par sa famille paternelle et sa famille maternelle, par lui-même, M. le comte d'Oncieu y compte, en effet, depuis longtemps ; et d'ailleurs n'était-il pas son frère, celui dont la Compagnie, comme son pays, comme toutes les personnes qui l'ont connu et vu à l'œuvre, déploraient la mort soudaine, au mois d'avril dernier ? — Il y a quelque trente ans, dans un concours de la fondation Guy, l'Académie rendait déjà hommage à deux des pièces de vers de son nouveau membre ; bientôt après, et à divers titres, elle s'est attaché leur auteur, et c'est encore ainsi que, plus d'une fois, en ces dernières années, elle l'appelait dans les commissions de ses concours de peinture et de poésie. Elle a apprécié son goût sûr, son sens délié, dans les rapports qu'il a été invité à lui lire ; puis, entre temps, « il y a eu un peu de tout, suivant l'expression de M. le président, dans l'œuvre poétique du comte d'Oncieu : des comédies, des drames, des poésies fugitives ; mais le sonnet semble avoir conservé toutes ses préférences ». De cette œuvre, M. le président dit qu'il ne fera point l'analyse. Du moins, n'en a-t-il lu que quelques beaux vers ; après quoi, en critique modeste, il lui a « semblé qu'il n'avait plus qu'à plier bagage ». N'est-ce pas à regretter, puisqu'il y a eu souvent collaboration entre les deux poètes ?

Le discours aux considérations tour à tour familières ou élevées du récipiendaire et l'éloquente réponse qui lui a été faite ont suscité les applaudissements unanimes de l'assistance, plutôt réduite sans doute, mais de choix assurément.

Le rapport sur le concours de poésie était dû à une plume experte, celle de Mgr Pillet. Vingt et un concurrents ont voulu affronter le jugement de l'Académie ; quinze avaient pris pour sujet les événements qui s'imposent, depuis presque trois ans, à l'esprit et à l'attention des uns, aux appréhensions et aux angoisses des autres. Le rapporteur, après avoir complaisamment rappelé les règles de la poésie dans le passé, et regretté certaines licences amenées par le temps, par l'évolution qui se produit dans le domaine des idées comme partout d'ailleurs, étudie très spécialement avec compétence et agrément les poèmes distingués par l'Académie ; à sa suite, elle attribue le prix unique de 400 francs du concours de poésie de 1916, de la fondation Guy, à M. l'abbé Joseph

Despois, aumônier de l'Orphelinat de l'Immaculée-Conception à Annecy, pour sa pièce de vers intitulée : « La Guerre » et portant cette épigraphe : « Sempre avanti Savoia. » — Trois mentions honorables *ex æquo* vont : 1° à M. l'abbé Joseph Montmasson, de Mognard, mobilisé à Chambéry, à l'Infirmierie-hôpital n° 1, pour son poème : « l'Âme de la France » ; 2° à M. Georges Roussel, commissaire de police de la ville d'Aix-les-Bains, pour ses pièces de vers réunies sous l'épigraphe : « Savoir donner, c'est savoir aimer » ; 3° à M. l'abbé Bernard Secret, d'Aix-les-Bains, élève au Grand Séminaire de Leysse-Saint-Alban, soldat au 97°, réformé pour blessure de guerre, honoré de deux citations et décoré de la médaille militaire, pour ses quatre pièces présentées sous le titre : « Un « Poilu » de la Chipotte. »

Des marques de vive approbation sont données au rapport de Mgr Pillet et aux diverses distinctions décernées par l'Académie, ensuite de l'ouverture des billets cachetés contenant les noms des concurrents.

A 4 heures, M. le président levait la séance, non sans avoir remercié les invités de la Compagnie d'avoir répondu à son appel, et spécialement Mgr l'Archevêque, qui venait de voir mentionner avec honneur trois membres du clergé de Savoie.

Le Secrétaire perpétuel,
D'ARCOLLIÈRES.

ÉLOGE FUNÈBRE

DU

Baron Clément DU BOURGET

Président de l'Académie

DISCOURS DE RÉCEPTION

DE

M. le C^{te} Amé D'ONCIEU DE LA BATIE

MESSIEURS,

L'heure, évidemment, n'est pas aux vains discours.

Si je n'avais pas un devoir à remplir, un pieux devoir que vous m'avez confié, je ne prendrais pas la parole aujourd'hui, fût-ce pour vous témoigner ma gratitude qui est bien sincère.

Vous m'approuverez — j'en suis sûr — si j'abrège ces formules un peu surannées, dont il est l'usage que tout candidat enguirlande sa modestie.

S'excuser, c'est encore parler de soi. Nous avons d'autres soucis. Trop de deuils planent sur nous.

.
La plume aujourd'hui nous tombe des mains comme un jouet inutile. De tout ce qui nous passionnait naguère, rien ne nous retient plus. Et l'art, sous toutes ses formes, nous laisse indifférents, s'il ne ramène notre esprit à son point de départ : la guerre.

Aussi est-ce d'un soldat que je veux vous parler aujourd'hui, d'un soldat dont l'œuvre de début, manuel militaire, attira votre attention jadis et mérita vos premiers suffrages, et qui, bien des années après, devait venir s'asseoir à votre table et charmer, par des histoires de guerre, les loisirs de la paix.

C'est du Baron du Bourget, notre ami et notre Président, que nous allons, si vous le voulez bien, rappeler la mémoire.

.....
Heureux, a dit de Heredia, évoquant la chute de l'Aigle blessé,

Heureux que pour la gloire et pour la liberté,
Dans l'orgueil de la force ou l'ivresse du rêve,
Meurt ainsi d'une mort éblouissante et brève...

Hélas ! ces joies suprêmes furent refusées à notre ami.

La guerre, cette revanche promise à sa jeunesse, ce fantôme toujours présent, toujours fuyant, la guerre, dont on peut dire, en retournant un mot célèbre, qu'on en parlait toujours, sans y penser jamais, la guerre de 1914 le surprit au lit, terrassé par la maladie. Il eut l'amère tristesse de ne pouvoir répondre à l'appel des armes.

Ce ne fut donc pas la déesse casquée et fulgurante qui vint le prendre sur le champ de bataille en plein rêve, dans l'orgueil de sa force. Non, celle qui lui fit signe, ce fut la visiteuse furtive et voilée, celle qui vient à pas lents, qui rôde dans les antichambres des malades, et que ceux-ci devinent aux silences de l'entourage, aux chuchotements derrière les portes, aux hochements de tête des médecins.

Ne le plaignons pas trop : Clément du Bourget était de ces hommes de cœur dont parle Montaigne, « qui tombent obstinés en leur courage, tués sans être vaincus ».

Il la regarda venir la visiteuse importune, sans baisser les yeux, sans changer de visage. Avec un magnifique sang-froid, il entrevit, sans frémir, les plus cruelles opérations. Et, jusqu'au bout, il le conserva ce beau et tranquille courage, privilège des âmes bien trempées, ce courage de tous les jours, de tous les instants, qui fait bonne mine à la maladie et sourit à la mort.

Car il se vit mourir (j'emploie à dessein cette expression populaire si touchante en sa tendresse apitoyée, — une de ces expressions qu'il notait, qu'il commentait en fin lettré,

— et qu'il évitait soigneusement), il se vit mourir avec la gravité d'un sage et la fermeté d'un chrétien convaincu.

Quand j'allai le voir à la veille de cette opération dangereuse qui le soulagea sans le guérir, quand j'allai le voir, — il me semble que c'est hier, — je le trouvai dans une petite chambre de clinique, claire comme une cellule de moine, et, comme elle, propice aux graves pensées.

Notre malade, rasé de frais, coquettement installé dans son lit, lisait, recevait des visites, causait de toutes choses avec tant de liberté d'esprit, que je sortis de là persuadé qu'il ignorait la gravité de son mal. Mais, je l'appris plus tard, il avait pris ses dispositions, toutes ses dispositions.

Une autre fois, c'était un des derniers beaux jours de l'automne de 1914, je le trouvai chez lui, assis au soleil dans ce beau jardin symétrique qui répondait si bien à ses goûts ordonnés.

Une jeune femme, venue d'une villa voisine, lui avait apporté, pour le distraire, quelques livres nouveaux sur la guerre. Elle s'en allait quand j'arrivais, et lui, avec ses jolies manières qu'il garda jusqu'à la fin, s'excusait de ne point l'accompagner.

Puis il la regarda s'éloigner, mélancolique elle aussi — la guerre lui prenait son mari —. Il entr'ouvrit le volume, respira un instant les fleurs qu'une pitié attendrie avait laissées sur la table et demeura silencieux.

C'était un jour de fête, — quelle ironie en ces mots ! — Des cloches sonnaient à la paroisse voisine. Dans l'air tiède, les feuilles d'or tombaient lentement sur le gazon encore vert. Et sur nos têtes, des oiseaux attardés pépiaient sur la branche, oublieux de la saison.

Tout dans ce calme décor respirait la paix et la douceur de vivre, et tout parlait aussi de mort, de départ, d'adieux éternels.

Et comme, en m'informant de sa santé, j'essayais les banalités rassurantes dont les malades sont si friands, je compris très vite qu'il n'était point dupe de mes paroles.

Bientôt en quelques mots très brefs, — il n'aimait pas les sermons, — en quelques mots d'une philosophie résignée et souriante, il me parla de la souffrance, notre lot à tous, de la souffrance et de son utilité quand elle est acceptée et offerte. Je compris alors que cette belle tenue mondaine, dont il était si fier, était étayée par une foi solide et raisonnée.

Messieurs, un jour peut-être suspendrez-vous à ces murs l'image de votre ancien Président. Il apparaîtra alors un peu grave, un peu mélancolique, un peu officiel, tel que nous le vîmes ici-même, et tel qu'on se représente l'érudit historien de Madame Royale et de la Brigade de Savoie. Mais, avant d'aborder l'étude de son œuvre, il est une autre figure plus vivante, plus vraie peut-être que je voudrais évoquer avec vous : c'est celle de sa belle et fringante jeunesse, celle du beau cavalier que nous avons connu « jeune et fier et traînant tous les cœurs après soi », lorsqu'il débuta dans la vie avec tant de flamme aux yeux et tant d'ardeur joyeuse.

Adolescent en 1870, il arborait déjà cette charmante crânerie qui porte moustache avant l'heure et fait sonner des éperons qu'elle n'a pas.

Une éloquente lettre du Président Greyfié⁽¹⁾, son oncle, en fait foi. Après le 4 Septembre, l'illustre magistrat, qui avait tant travaillé à nous faire Français, était en butte à l'animosité du parti avancé. Certaine séance du Conseil général

(1) Le Comte Greyfié de Bellecombe (1811-1879), chef d'une ancienne famille savoyarde, jurisconsulte éminent, défenseur des Ordres religieux, commandeur de Saint-Grégoire-le-Grand, grand-croix de la Légion d'honneur, conseiller à la Cour d'Appel de Savoie (1854), puis président de Chambre à la Cour Impériale en 1866, député au Corps Législatif, avait été un des négociateurs les plus actifs de l'annexion de la Savoie à la France. Auteur d'une brochure très remarquée en 1860 : *Des prétentions de la Suisse sur la Savoie*, il fut désigné comme chef de la Commission qui porta à l'empereur Napoléon III les vœux des populations savoisiennes.

fut particulièrement oragense. Le comte Greyfié ne mâchait pas ses mots. Il avait le verbe haut et la voix sonore. Aussi quitta-t-il la salle du Conseil avec les honneurs de la guerre. Mais, à quelques jours de là, il apprit que certains « purs » devaient venir manifester sous ses fenêtres et casser ses vitres s'il faisait la sourde oreille.

Le comte Greyfié ne l'entendait point ainsi. Ce fut sur le pas de sa porte qu'il attendit les braillards, les mêmes qui, quelques jours auparavant, avaient trainé dans la boue les effigies de l'Empereur et de l'Impératrice. Mais il jugea bon d'éloigner sa famille sous divers prétextes. Aussi quel ne fut pas son étonnement, quelques instants après, de voir sortir d'un bosquet le jeune Clément qu'il n'attendait guère.

« — Mon oncle, lui dit celui-ci, permettez-moi de vous tenir compagnie. Vous êtes seul, je le sais. La journée serait un peu longue. »

L'oncle eût bien voulu expédier son neveu aux vêpres. Mais il était trop tard sans doute ; le renvoyer de force, n'était-ce point l'exposer à tomber dans la gueule du loup ? « Baste ! on verra bien », se dit le comte Greyfié en bon Savoyard qu'il était.

L'on se souvient que l'automne de 1870 fut étouffant. Ces premiers jours d'octobre étaient chauds comme un soir de juin. Les rues regorgeaient de monde. La guerre, en effet, ne ressemblait pas alors à ce qu'elle est aujourd'hui. Elle occupait un contingent relativement faible ; les hommes mariés ne partaient pas.

Quand les « purs » se rassemblèrent pour aller casser les vitres du Président Greyfié, les paisibles promeneurs de ce paisible dimanche furent frappés de leur allure martiale.

Pourtant les cabarets de la Porte-Reine exhalèrent sur la place une alléchante odeur de cave fraîche et de vin nouveau.

Le soleil était encore haut sur l'horizon, la route pou-dreuse, l'échelle de Jacob était si raide !

« En sortant du golfe d'Otrante, nous étions trente », chantaient les aventuriers de la mer.

En arrivant au Clos Sainte-Marie, combien étaient-ils les fiers Allobroges ? Leur chef, en s'épongeant le front, dit sans doute comme Marius, le chasseur de casquettes :

« Quand nous nous comptâmes, nous étions un. »

Mais une cour de ferme s'ouvrait devant lui. Il entra... pour demander son chemin. Le métayer était au pressoir... Entre Savoyards on s'entend à demi-mot.

A la nuit tombante, le Président Greyfié, las d'attendre, faisait le tour de son domaine avec son neveu. Il aperçut sous un pommier, dans l'herbe fraîchement tondue, un brave homme qui ronflait très fort et salua très bas, tiré de son sommeil par un rire éclatant : « Vaudra-t-il celui de la Comète ? » demandait le Président. L'on ne m'a pas dit la fin du dialogue.

Excusez-moi, Messieurs, mon histoire sans doute est un peu longue, le drame tourne à la comédie. Mais ce geste d'enfant est joli s'il n'est que l'ombre d'un geste. Il révèle chez son auteur une juvénile audace, une élégance morale qui ne l'abandonnera pas. J'y vois comme une fleur à la boutonnière, une plume au chapeau qui deviendrait du panache si les circonstances s'y prêtaient.

Hélas ! en cette grise et maussade période qui s'étend de 1870 à 1914 (entre deux guerres), l'héroïsme eut-il son emploi ? Que faire ? si ce n'est marquer le pas, ronger son frein, tuer le temps. Il faut plaindre ceux qui, entrés dans la vie pleins d'ardeur, virent leurs espoirs déçus, leurs rêves évanouis, leurs forces inemployées. Le meilleur écuyer n'a que faire d'un cheval de labour ; il faut que les événements le portent pour qu'un homme donne sa mesure.

Sous le nouveau régime, la carrière diplomatique, à laquelle des alliances princières semblaient destiner le jeune Clément, ne s'ouvrait plus sous d'aussi favorables auspices.

Après une année de droit, il s'engagea dans l'armée, où il eut vite fait de conquérir l'épaulette.

J'étais au collège alors. A travers grilles et clôtures, les échos mondains arrivaient jusqu'à nous : le bel officier apparaissait avec l'auréole des héros de Feuillet, et chaque jour notre jeune imagination ajoutait quelques chapitres au roman merveilleux que nous forgions d'après lui. Nul n'avait dans le monde cette souriante élégance et cette grâce un peu hautaine, privilège de ceux que la nature a comblés ; nul ne savait comme lui manier un cheval de sang et brûler le pavé des villes aux grands jours des revues. Et, quand il saluait du sabre, on eût dit le dieu Mars en personne, casqué d'or, cuirassé d'argent. « Rien qu'à le voir passer, je me redresse », disait un de ses camarades. Et son Colonel ajoutait : « Qui n'a pas vu du Bourget charger à la tête de son escadron, ne sait pas ce que c'est que la beauté virile. »

Par-dessus tout il avait « cet air » que Saint-Simon prisait si fort et qui le mettait naturellement à son aise et comme de plain-pied avec « les grands » de ce monde.

Passez-moi, Messieurs, ces détails un peu puérils sans doute à cette heure d'intense héroïsme et d'obscurs sacrifices ; ils servent pourtant à camper notre personnage, à le situer dans l'atmosphère qui lui est propre : celle de cette époque, si proche encore, et déjà si lointaine. N'oublions pas qu'alors les qualités personnelles, les dons physiques influaient considérablement sur l'avenir d'un officier de cavalerie, et que la cote d'amour, ainsi que l'on disait à Saumur, ajoutait un fort coefficient aux notes acquises.

Un autre peut-être, grisé par ses succès mondains, eût tablé sur sa bonne mine pour se pousser dans la carrière ; le jeune Clément y voyait plus clair. Il savait déjà à merveille varier ses occupations et ses attitudes, changer de muscles comme l'athlète complet. Au sortir du bal, en descendant de cheval, en voyage, dans le wagon qui l'emportait, il lisait beaucoup et, chose plus rare, il lisait la plume

à la main. Chargé d'un cours de sous-officiers, il étudie et résume les grandes guerres du siècle, depuis les campagnes de Napoléon jusqu'à celle de 1870. Ce travail nous valut les « *Campagnes Modernes* », précis d'histoire militaire, œuvre forcément schématique et abrégée, mais claire et substantielle, encore en usage du reste dans l'armée française, et qui suppose l'étude approfondie de Thiers (*Histoire du Consulat et de l'Empire*), des Colonels Vial et d'Andlau, du Général Thomas, dans leurs ouvrages militaires, du Prince d'Hohenlohe dans ses lettres sur la Cavalerie, du Maréchal de Moltke dans ses Mémoires, sans oublier les copieuses et redondantes relations de l'Etat-Major prussien sur les campagnes de 1859, 1866 et 1870.

Voilà, certes, un menu fort indigeste pour un jeune officier, brillant conducteur de cotillons, joyeux soupeur et beau joueur si l'on en croit la chronique. Pour un homme de sport et de cheval, ce début n'est-il pas plein de promesses ? Aussi rêve-t-il de compléter ses études sur place et le voilà qui part pour Vienne où, fidèle à sa méthode, il use de ses relations de famille pour voir un peu ce monde étranger qui l'attire, fréquenter les ambassades, dîner avec les hommes politiques auxquels il donne gravement la réplique, ainsi qu'il le raconte avec bonne humeur dans ses lettres à ses parents. Puis il galope à Wagram, sur ce front colossal de dix-huit kilomètres où s'essouffle M. Thiers et dont souriraient nos poilus ; et, pour finir, il passe sa soirée au théâtre à lorgner les Viennoises.

Pour un rien il se laisserait marier. Mais non ; décidément ces dames sont trop mal fagotées : « Pourquoi donc ont-elles toutes ce pli dans le dos ? » dit-il à sa mère qui n'en peut mais, et qui du reste n'aime pas tant que ça les Viennoises, étant née Comtesse Festetics, du plus pur sang hongrois.

Plusieurs de vous, Messieurs, ont sans doute connu comme moi la vieille dame dont le grand air, les manières

à l'ancienne mode, le noble profil aquilin figeait de respect mes jeunes ans dans le salon familial où elle venait parfois égrener le chapelet des souvenirs. Elle avait vu tant de choses, elle les contait si bien.

« Il fut un temps, disait-elle, où j'allais à la cour dans un carosse à quatre chevaux ; plus tard, je me contentais d'une paire de trotteurs à mon coucé ; ensuite, nous n'en eûmes plus qu'un à notre char de côté ; et maintenant je vais à pied. Et je ne m'en porte pas plus mal. »

Saluons en passant l'aimable philosophie de cette grande dame échouée en province, qui, Comtesse de Wurtemberg, a tutoyé des Altesses et pourrait encore écrire « mon Cousin » à bien des têtes couronnées.

Aussi le vieux couple demeure-t-il dans mon souvenir comme la vivante illustration des *Rois en exil*.

Exil fort supportable du reste, si l'on se rappelle qu'à l'époque de son mariage, le Baron du Bourget, se trouvant un peu à l'étroit dans le donjon de Cruet (où, disait-il, je ne puis passer ma veste sans ouvrir portes et fenêtres), conduisit la jeune femme dans son beau château de Bonport en un des sites les plus romantiques de notre Savoie.

Le chemin de fer Victor-Emmanuel passait alors sous la terrasse du château, ce qui permettait, les jours de bal, d'amener les invités par train spécial.

Le lac ! Le lac de Lamartine baignait la rive prochaine et quand se taisaient les violons, les âmes sensibles, qui rêvaient aux étoiles, croyaient entendre le chant d'Elvire entrant par les fenêtres ouvertes avec la brise tiède des soirs d'été.

A ce propos, laissez-moi vous conter une anecdote qui m'est chère, puisqu'elle a eu le don de faire sourire, dans sa dernière maladie, notre pauvre ami qui ne la connaissait pas : C'était peu après l'annexion, en ce temps bienheureux où, suivant l'exemple de Morny, qui traitait volontiers les affaires sérieuses entre deux contredanses, les préfets de l'Empire ouvraient largement leurs salons à la société

chambérienne, laquelle ne demandait, du reste, qu'à se laisser apprivoiser. Déjà « au Château », copieusement illuminé, l'orchestre attaquait *Indiana*, valse brillante, par Marcaihou. Le maître d'hôtel annonçait à haute voix les hôtes de Monsieur le Préfet, sans trop s'embrouiller dans leurs titres et qualités, car il était du crû. Mais bientôt se présentent deux invités de si grande allure que le brave homme, un peu troublé et voulant faire bonne mesure, crie du haut de sa tête : « Monsieur le Baron et Madame la Baronne du Bourget, ceusses qu'on dit les Princes. »

Les héros de cette aventure firent les premiers à en rire ; évidemment, cela les changeait un peu de l'étiquette des cours.

Mais revenons à Vienne d'où le jeune officier écrit encore à sa mère pour lui conter la fin de son voyage. Il est allé à Kesthely où les Festetics ont leur domaine. Les splendeurs du château le touchent moins que l'accueil qui lui est fait : L'oncle Tassillo est toujours aussi beau, aussi grand seigneur, dit le jeune homme, avec une admiration qui perce dans toutes ses lettres. L'oncle, de son côté, se sent revivre, croyons-nous, en ce neveu qui lui ressemble. Au moment du départ, il lui glisse dans la main, comme au théâtre, une bourse bien remplie : « Cela m'a évité de la lui demander », dit celui-ci.

Ce geste, qui semble au neveu si naturel, coûte assez peu du reste au bon oncle, qui possède un des plus grands, si ce n'est le plus grand majorat de Hongrie ; il se renouvelle plusieurs fois encore par la suite, et les florins arrivent toujours fort à propos ; mais ils fondent comme neige au soleil d'avril, car le jeune officier semble avoir un trou au fond de sa bourse.

Peut-être cette conjecture n'est-elle pas étrangère à la décision qu'il prend, quelques années après ; nommé capitaine, il vint à Chambéry égayer un peu la vieillesse de son père, mélancolique et solitaire depuis son veuvage.

Nous le revoyons encore à Niort, Lyon, Moulins.

Puis il se marie. Les Françaises décidément ont ses préférences.

Probablement n'ont-elles pas ce pli dans le dos, qui l'ofusquait si fort à l'Opéra de Vienne.

Enfin, après quelques passe-droits qu'il supporte mal, le voilà qui brusquement donne sa démission de chef d'escadrons, et revient parmi nous respirer l'air natal.

Il faut bien le dire, ce n'est pas sans inquiétudes que ses amis lui virent prendre ce parti héroïque. C'est un mauvais tournant que celui de la retraite. A cet âge dangereux où la rouille nous guette, les changements d'habitudes sont fatals : le « dolce farniente » de la petite ville ne deviendra-t-il pas bien vite « le poids écrasant du rien ».

Mais non ! Point de récriminations chez notre ami, pas de dédains mal déguisés, ni d'attitudes maussades de demi-solde. Avec la bonne grâce souriante d'un acteur qui, de jeune premier, passe à l'emploi de père noble, il s'adapte. Mais encore faut-il s'installer. Voilà notre ami la truelle en main. Une influence féminine d'un goût très sûr, l'aide d'un architecte qui est un ami, lui rendent la tâche aisée.

D'une vieille maison quelconque à l'escalier en perchoir de poules, qui a l'air d'un couvent dans un maquis, il fait un très honorable hôtel entre cour et jardin, cour sablée et ratissée s'il en fut, jardin à la française avec les grandes Alpes dans le fond comme un décor.

L'intérieur, vous le connaissez : un hall pour les arrivants, un salon pour les amis, un atelier de peinture, un cabinet de travail. Aux murs de vieux portraits, quelques miniatures de choix, et puis des tableaux modernes épars sur tous les meubles. Une causerie aimable et bien menée, un mélange heureux dans le choix des convives, une atmosphère un peu diplomatique, distinguent la maison entre toutes. Et puis, pour contenter tout le monde, là-bas au fond du jardin, derrière les vieux arbres, il y a encore le

« train », oui le train qui passe tout près et qu'on peut prendre quand on risque de s'endormir, quand un changement d'air s'impose, le bon train, ce fidèle ami qui vous rassure et vous emporte à Paris en quelques heures, en quelques minutes à Aix-les-Bains.

Aix-les-Bains est une banlieue très parisienne aussi avec ses théâtres, ses attractions diverses, ses courses de chevaux dont tout naturellement notre sportsman va se trouver président.

N'est-il pas tout indiqué pour recevoir les Altesses ; à sa place toujours, toujours à son aise, comme il le sera à la table du Roi Georges de Grèce ou de la Reine Victoria d'Angleterre, comme il va l'être chez vous, quand vous l'appellerez à la présidence de votre Société. Cet honneur, il l'accepte avec une modestie qui n'est pas feinte, mais avec simplicité, comme un rôle qui lui va.

Je le vois encore à cette table, certains jours de séance publique, en cette tenue un peu officielle qui semble appeler le grand-cordon sous l'habit noir ; ses courtes harangues étaient et resteront un modèle de courtoisie exacte et mesurée. Il excellait de la sorte à donner à vos séances une allure vraiment académique. Mais académicien il l'était de naissance, si c'est l'être (et je me sers de sa propre définition) « si c'est l'être de joindre au goût de l'étude une attitude un peu surveillée de sa personne, de ses idées et de sa façon de les exprimer ».

Ne trouvez-vous pas, Messieurs, que c'est la caractéristique de l'homme que nous étudions, cette aptitude à évoluer avec aisance dans tous les milieux en leur étant toujours adapté.

En voici un exemple entre mille : appelé à prononcer l'éloge du regretté Chanoine Bouchage, n'est-il pas piquant de le voir s'identifier si bien à la personne du défunt, adopter si exactement ses idées, son style même, qu'à certains moments l'on ne sait plus si c'est notre ami qui parle ou si c'est le Chanoine qu'il cite.

Celui-ci a des réminiscences classiques et l'on ne serait pas surpris de rencontrer la nymphe Calypso dans ce vallon de Bellecombette qu'il nous peint de si charmante façon :

« Alors, comme aujourd'hui, un bois de châtaigniers et
« de chênes le couvrait du côté du levant ; du côté du cou-
« chant, quelques chaumières, composant un paisible ha-
« meau, lui servait de garde contre les dangers d'un isole-
« ment trop complet ; au nord, par où la vallée s'élargit
« en descendant vers la plaine, une source, qui jaillit avec
« force à quelques centaines de mètres, forme une fontaine
« abondante et fraîche qui lui donne le tribut de ses eaux.
« Un chemin réservé, entouré d'une haie vive, protège les
« abords de l'habitation et tient à distance les promeneurs
« qu'attirent, en ces lieux, l'ombre, le silence et la beauté
« du site.

« Parmi les plis innombrables qui se cachent dans les
« collines dont la ville de Chambéry est entourée, tous re-
« marquables par la poésie de leurs lignes, il en est peu
« qui réunissent à la fois au même degré les agréments de
« la nature, la douceur de la solitude et le voisinage de
« la cité. »

Ecoutez maintenant du Bourget :

« Le site, nous le connaissons tous, dit-il ; il est char-
« mant. Mais tout autre ne le serait-il pas aux yeux du
« vieux prêtre qui, après avoir gravi la côte un peu dure
« qui mène au couvent, y trouverait comme à Bellecom-
« bette l'accueil empressé de ses ouailles, leurs soins atten-
« tifs, une ombre propice et l'air déjà plus léger de la mon-
« tagne voisine. »

N'est-ce pas un touchant exemple de fraternité littéraire que cette si parfaite compréhension de l'âme sacerdotale par ce hussard ? Mais ne nous y trompons pas, ce hussard est un psychologue et un artiste. Admirez ces termes choisis, ces formules un peu ecclésiastiques, les touches délicates de ce petit tableau si bien vu par des yeux amis, et qu'on peut regarder à la loupe comme une peinture hollan-

daise : on y voit positivement Monsieur l'Aumônier qui a pris un peu chaud et qui passe sa douillette, les bonnes Sœurs qui s'empressent, le petit verre de Garus, le bol de bouillon peut-être, tout, jusqu'aux pantoufles brodées de Monsieur le Chanoine qui reprend haleine, les reins au feu du réfectoire, les yeux errants sur l'agreste paysage.

Hélas ! le prêtre et le mondain étaient faits pour se comprendre, ils avaient un point commun : la souffrance. La souffrance à laquelle l'un avait succombé et que l'autre voyait venir, dont il avait ressenti les premières atteintes. « La souffrance cruelle et déprimante que les gens bien portants appellent la bonne souffrance, qu'on peut accepter avec la fermeté d'un stoïque ou la résignation d'un chrétien, mais qu'on ne peut désirer qu'avec la vertu d'un saint. »

Ces derniers mots sont de lui : j'aime à les citer, car ils confirment ma thèse.

Si vous voulez le voir faire figure de diplomate, d'homme de cour avisé, rappelez-vous son étude sur Madame Royale Jeanne-Baptiste, dont vous eûtes la primeur ici-même il y a quelques années.

Impossible de mieux scruter les cœurs féminins, de percer à jour, avec plus souriante indulgence, leurs ambitions secrètes, leurs petites susceptibilités et leurs intrigues sans cesse renaissantes.

Mademoiselle de Montpensier, la Grande Mademoiselle, vient d'éreinter proprement (dans ses Mémoires) les deux filles de Monsieur de Nemours, racontant qu'elles sont rousses, qu'elles sont laides, qu'elles se fardent, que le Duc de Savoie s'en aperçut par le trou du plancher, qu'il en fit des contes, etc. . . ., et le narrateur d'ajouter simplement : « Si nous observons que Mademoiselle de Montpensier « avait dix-sept ans de plus que l'aînée des deux Princesses, qu'elle avait pensé épouser elle-même le Duc de « Savoie, qu'elle en était encore à chercher un mari dans « toutes les cours de l'Europe, nous conviendrons qu'elle

« ne pouvait trouver jolie ni Mademoiselle de Nemours
« devenue Duchesse de Savoie malgré le trou au plancher,
« ni Mademoiselle d'Aumale devenue Reine de Portugal. »

Il y a aussi l'histoire de la chaise à dos de Madame de Villars qui est un chef-d'œuvre. L'on sent que le narrateur, pour vivre à ce point cette vie de cour, nous en montrer les dessous, nous en faire respirer l'air, a dû compulsier les archives des affaires étrangères, celles de Chantilly, relire Saint-Simon, la Grande Mademoiselle, enfin tout le grand siècle. Et, ce qui est plus difficile, il a finalement accommodé le tout de si agréable façon, que l'on dirait le récit d'un contemporain caché dans les coulisses.

Voici le schéma de cette histoire : Sous la régence de Madame Royale Christine, propre fille de Henri IV, l'ambassadrice de France n'avait droit, aux réceptions de la Cour de Turin, qu'à un *tabouret*. Or, Madame Royale Jeanne-Baptiste, sa belle-fille, n'étant pas du sang de France, il convenait de marquer une différence. Et la Cour de Versailles, si méticuleuse sur l'étiquette, n'aurait garde de négliger des instructions sur un si grave sujet. Désormais, l'ambassadrice aura droit à une chaise à dos. On a peine à notre époque à se figurer l'importance de ce détail.

Cette chaise à dos, fort appréciée de la Marquise de Villars, est absolument insupportable à la régente Madame Royale Jeanne-Baptiste. La question va prendre des proportions inattendues.

« Certains ministres de la Régente lui mettent incessamment devant les yeux que Sa Majesté (Louis XIV) l'avait
« *dégradée* en l'obligeant à traiter l'ambassadrice différemment de ce qu'avaient fait les autres Duchesses de Savoie. »

La situation devient intolérable. Villars propose tout uniment le départ de sa femme.

« On aurait plutôt fait trois traités que cette négociation », écrit d'Estrées à Pomponne.

« Jamais je ne m'accoutumerai à la voir assise sur la chaise à dos », dit la Régente.

Et si l'on en croit un contemporain : « Il n'y a ni homme ni femme qui les ose voir (les Villars) plus d'une fois en six mois. »

Le séjour de Turin dans ces conditions devait être enchanteur.

Enfin, l'effroyable drame se dénoue comme une comédie bien faite. Villars est nommé avec avancement à Madrid. Sa femme, dont il faisait si héroïquement le sacrifice, reçoit une belle croix en diamants avec le plus gracieux sourire de la Duchesse.

Et le nouvel ambassadeur, l'abbé d'Estrades, choisi entre mille, a l'esprit, étant d'Eglise, de n'avoir pas de femme, ce qui tranche la question du tabouret et de la chaise à dos reléguée pour un temps au garde-meuble ! Admirable solution diplomatique d'un conflit qui dura des années.

Voulez-vous maintenant vibrer avec une âme de soldat, relisez cette conférence faite à Paris par notre Président l'année du Cinquantenaire de l'Annexion.

Elle n'est, du reste, que l'embryon du livre définitif qui va paraître et dont les frères Allier ont bien voulu me communiquer les bonnes feuilles. Ecrite sobrement par quelqu'un qui sait, qui est du métier, cette œuvre considérable est attrayante pour tous, car elle unit la technique à l'étude attentive de l'histoire, sans dédaigner les anecdotes, les menus faits qui donnent tant de vie au récit, et éclairent d'un jour singulier l'âme de nos pères.

Chacun reconnaîtra les siens avec orgueil parmi ces braves que l'histoire et la légende ont parés de toutes les vertus militaires.

Courage à toute épreuve, fidélité au drapeau, sentiment de l'honneur poussé jusqu'au scrupule, esprit de sacrifice qui va jusqu'au sublime, rien ne leur manque à ces héros, nobles émules des Grognards de l'Empire ; leur gros bon sens savoyard, agrémenté d'humour britannique et de blague française, éclate parfois en langue verte comme un feu de peloton.

L'on ne sait, en lisant ces récits épiques, qui l'on doit le plus admirer des soldats ou des chefs : des soldats qui, tel l'héroïque Duret, dans cette charge fameuse où trente tirailleurs attaquèrent trois cents Autrichiens, vole au secours de son général, lui fait un rempart de son corps et reçoit en pleine poitrine le coup de fusil qui lui était destiné ; ou des chefs comme ce même général d'Aviernoz, qui, criblé de blessures dans ce même combat, le genou fracassé, reste debout, impassible, appuyé sur son épée :

— Rendez-vous, lui dit un officier autrichien.

— Je n'ai pas autre chose à faire, lui répond le vieux gentilhomme ; mais emportez-moi, car je ne puis bouger.

— Votre épée.

— Je ne la rends pas à des traîtres, dit-il en la jetant loin de lui.

Les Autrichiens en effet s'étaient avancés, paraît-il, précédés du drapeau blanc, en criant : « Nous sommes tous frères. Vive l'Italie ! » Ils avaient trouvé ça tout seuls, avant les Boches !

Et voyez quel contraste : plus tard, le vieux soldat, écrivant ses Mémoires dans sa tour de Rubeaud, fera taire sa rancune. Il fermera volontairement les yeux pour ne pas voir la trahison, dont il rougit même chez un ennemi, passant ainsi sous silence le fait relaté par tous ses contemporains.

Messieurs, ce beau livre de notre Président arrive à son heure : depuis trente mois, une telle vague d'héroïsme a passé sur nous, que nous en sommes submergés, et nous serions tentés parfois, comparant l'écrasante guerre actuelle aux faits d'armes anciens, de sourire de ceux-ci en les traitant de jeux d'enfants et d'amusettes pour paladins.

Eh bien, non, Messieurs. Soyons fiers de nos pères, comme eux-mêmes sont fiers de leurs fils s'ils les voient à l'ouvrage.

Rappelons-nous le siège fameux de Château-Dauphin en 1744.

Le jour de l'assaut, tous les officiers sont tués ou blessés. Quant aux hommes, ils étaient douze cents. Mille restèrent sur le carreau.

Et le Prince de Conti de dire : « Il faut que les Français soient des héros pour vaincre de pareilles troupes. »

Qu'une même admiration confonde donc ces héros du passé avec ceux de la Marne et de Verdun.

Un même sang généreux coule dans leurs veines. Tant d'abnégation quotidienne, d'héroïsme splendide parce qu'il est anonyme, tant de bonne humeur persistante et d'incroyable endurance sont, chez les poilus d'aujourd'hui, l'héritage de longs siècles de gloire.

Cravates rouges et diables bleus, vous êtes bien toujours les mêmes !

Remercions notre Président d'avoir ainsi relié le passé au présent. Sachons-lui gré d'avoir mené à bonne fin, sur son lit de mort, ce livre où il a mis tout son cœur. Gardons-en le précieux héritage. Il nous fait grand honneur.

Messieurs, il est grand temps de conclure cette étude, hélas ! trop longue et pourtant incomplète. Je cherche sans le trouver le mot définitif qui rendrait ma pensée. Dire de notre ami qu'il fut un galant homme, un gentleman, un homme de qualité, un honnête homme, dans le sens où le prenaient nos pères, ce ne serait point assez.

Il fut tout cela et quelque chose de plus, comme ce personnage de la Renaissance, ce Balthasar Castiglione, dont Robert de la Sizeranne nous trace, dans *Masques et Visages*, un portrait si intensément vivant.

Comme notre ami, Castiglione cultivait les lettres, aimait les arts, les sports, la société des femmes, toutes ces choses futiles et charmantes qui sont comme le sel de la vie.

« Il offrait un exemple parfait de cet homme sociable,

« celui à qui rien de ce qui est humain n'est étranger et qui
« doit être tel pour s'harmoniser avec son temps. Com-
« mander une impression aux Manuce, une armure aux
« Missaglia ; puis s'en aller en mission à Londres, à Ma-
« drid ; tout cela c'est chez un homme de cette époque et
« de son rang, non pas dilettantisme et passe-temps ori-
« ginal, mais obligations de sa charge et service requis de
« ses talents. »

En vérité, n'est-il pas comme une parenté d'âmes entre ces deux hommes que des siècles séparent ? Ce ne sont point seulement en effet des amateurs, des dilettantes, mais des hommes complets, aptes à tout, doués tous deux d'un bel équilibre moral ; et comme « rien de ce qui est humain ne leur est étranger », chacun d'eux, par des chemins différents, a tendu au même idéal, qui est de rendre à la société les services qu'elle attend, qu'elle est en droit d'attendre de lui. Mais là s'arrête la ressemblance.

Castiglione, en effet, eut cette chance — faut-il l'envier ? — de naître en cette Italie du seizième siècle en pleine Renaissance, à cette époque effrénée où la vie sans doute atteignait tout son prix, parce qu'elle croisait la mort à chaque coin de rue ; ou dans leur hâte d'en jouir les hommes d'alors pressaient éperdument ce fruit merveilleux pour en exprimer en un instant tout le suc.

Castiglione connut toutes les joies, tous les succès, tous les triomphes. Entre deux ambassades, de retour à ce palais d'Urbino dont il était le favori, c'était devant une étrange cour d'amour qu'il lisait son livre : une cour d'amour composée des plus belles femmes de son temps et aussi des plus notoires assassins. Et ce livre (1) qui les tiendra tous éveillés jusqu'à ce que le jour naissant fasse pâlir les flambeaux, ce livre, par un bizarre contraste, ne leur parle que de platoniques amours, de mansuétudes infinies et d'éternelles béatitudes.

(1) *Le Cortegiano*.

Messieurs, une grande mélancolie me prend en pensant à tout ce qui aurait pu être, à tout ce qu'il était dans l'ordre qu'il fût et qui n'a point été, à tout ce qui serait arrivé, si le sort aveugle, se trompant de quelques années ou de quelques siècles, — cela lui coûte si peu, — eût tiré de l'ombre l'homme que nous étudions et l'eût mis à la place qu'il devait occuper.

En ces temps lointains où l'histoire semble écrite comme un conte de fée, je vois, sous la fraise à godrons ou le manteau de velours, chargés de colliers, de plaques et de grands cordons, d'autres hommes dont il avait l'allure et la race ; ceux-ci éblouissent les cours et charment le cœur des reines ; d'autres servent leur prince, honorent leur pays et meurent jeunes, emportés par le torrent de la vie ; d'autres encore, plus près de nous, dans une charge fameuse, sauvent l'honneur d'une armée et d'un règne.

Et je me prends à songer. Ces rôles étaient à sa taille, il eût pu les remplir. Mais puisqu'il faut, comme l'a dit un ancien, que tout être meure par l'exagération même du principe de son existence, Clément du Bourget aura été la fleur d'une race, celle qui meurt après en avoir résumé les qualités essentielles.

Hélas ! que de forces perdues, de talents gaspillés, que d'acteurs oubliés dans la foule des comparses !

Ainsi va le monde. Faut-il s'en plaindre ?

Non, sans doute : à l'heure du grand départ, les honneurs, les emplois, les richesses ne sont plus que des poids bien lourds ! Quand nous perdons pied dans l'eau profonde, nos mains s'accrochent en vain aux herbes de la rive, et rien n'est poignant comme le cri de détresse que l'on prête à Mazarin mourant : « Mon Dieu, va-t-il falloir quitter tout cela ! »

Notre ami, lui, s'est adapté une fois de plus. Il s'adapte à la souffrance, à la mort. Ses adieux sont faits. Il a fini son livre et bâti sa maison. Il donne le bon

à tirer, puis il se tourne vers le mur et meurt sans une plainte (1).

Se plaindre ! non ce n'est pas sa manière. Ceux qui l'ont connu se rappelleront certaines heures de découragement, et parfois aussi de terribles colères, vite réprimées, comme ces vagues de fond qui montent et s'écroulent à la surface. Sans doute il ne gardait pas sans amertume cette attitude d'éternel spectateur imposée par les circonstances à tant d'hommes de sa génération. Mais, heureusement, il y a des grâces d'Etat. Et puis ce n'est pas pour rien qu'il était Savoyard.

En tout Savoyard, n'est-il pas vrai, Messieurs, l'on trouve, en cherchant bien, le colporteur qui part pour faire son tour de France. Il y a de tout dans sa balle : ténacité, droiture, probité, endurance, que sais-je ? Mais il est une chose qu'il emporte rarement avec lui — ou, s'il en a, il va loin, il va jusqu'à Rome et n'en revient pas — et cette chose, c'est l'ambition.

L'ambition, en général le Savoyard n'en a qu'une : c'est de revenir au pays qui a ses amours.

Eh ! c'est vraiment un peuple privilégié que le nôtre, Messieurs ; placé dès son origine au carrefour des nations sur cette « *Salvia Via* », dont il tire son nom, paraît-il, il est comme un enfant dont la fenêtre est tournée vers la grande route. Il est au spectacle sans sortir de chez lui. Depuis des siècles nous assistons à cette incessante migration des peuples, échange mystérieux des pays du Nord et de la brume, avec le pays du soleil et de la joie. Et ce sont les légionnaires au pas pesant, les hordes puniques dont les éléphants trébuchent dans les glaces, c'est Charlemagne et ses pairs, Louis XII et ses chevaliers ; et tous, jusqu'à ce moderne César qui bien vite s'en va ceindre à Milan la couronne de

(1) Clément du Bourget avait en quelque sorte la pudeur de son mal. Se sentant diminué physiquement, il mit une dernière coquetterie à éloigner son entourage.

fer, qu'il perdra comme les autres, tous portent dans leur regard la fièvre des conquérants et le mirage de Rome.

Tous passent, l'empereur triomphant et le pape prisonnier. Ils ont traversé nos rues, habité nos maisons, et nos yeux éblouis ont vu tant de choses, qu'ils ne s'étonnent plus de rien.

De là peut-être notre force, comme aussi notre faiblesse. De là la philosophie indulgente du Savoyard. Depuis si longtemps il assiste à l'agitation des hommes devant la nature impassible ! Il sait qu'au retour des saisons, les mêmes étoiles brilleront sur les mêmes glaciers éternels. Il sait que cortèges royaux, carrosses dorés, héros empanachés vont disparaître au tournant du chemin, et que de tout ce bruit, comme de toutes choses humaines, il ne restera bientôt plus qu'un peu de poussière emportée par le vent.

RÉPONSE
AU
Discours de Réception

DE
M. le Comte Amé D'ONCIEU DE LA BATIE

PAR
M. Emmanuel DENARIÉ
Président de l'Académie

MONSIEUR,

Si jamais vous vous êtes intéressé à la vie des abeilles, et c'est une étude aussi profitable au sociologue que douce aux poètes, vous devez savoir que lorsque, dans une ruche, la reine meurt, les abeilles n'en profitent point pour faire une révolution et se mettre en république. Tous leurs soins, toutes leurs pensées, autant que les abeilles peuvent avoir une pensée, se portent vers les cellules royales qui contiennent en germe la reine future ; et ce n'est que lorsque l'ordre de succession paraît définitivement assuré que la petite colonie, revenue de sa torpeur et se retournant vers la plaine ensoleillée, reprend joyeuse et diligente le fécond labeur de chaque jour.

Cette observation sur les mœurs de ces légères filles de l'air, dont sur mes vieux jours je me suis fait des amies, m'est venue naturellement à l'esprit quand, songeant à la réponse que j'avais à vous faire, j'ai vu la place, la très grande place, que de tout temps les vôtres ont tenue dans notre Compagnie.

C'est presque une dynastie. Dynastie laborieuse et bien-faisante, dans laquelle tous les rejetons, avec des aptitudes et des directions diverses, se tiennent à une même hauteur. Ici comme partout d'ailleurs où ils se sont produits, les d'Oncieu et les Costa se sont bien vite classés au premier

rang. Dans sa réponse au discours de réception de votre frère, l'érudit Président d'alors, qui est aujourd'hui notre vigilant et sympathique Secrétaire perpétuel, nous en a donné la liste et rappelé les états de service avec cette élégante précision dont il est coutumier. Nous y rencontrons des hommes de pensée et des hommes d'action, tous hommes de devoir, tous grands par leur intelligence et les bienfaits qu'ils ont répandus à profusion. Il n'y manquait qu'un poète pour mettre une auréole de grâce sur tout cela, et vous voilà parmi nous.

Votre venue, nous l'attendions avec impatience, et l'Académie lui eût donné toute l'ampleur de ses grands jours, si la crise douloureuse que traverse le pays, aussi bien que votre grand deuil, que nous ne comprenons que trop, ne nous eût fait renoncer, sur votre désir, à la solennité d'une séance publique. Votre modestie y a trouvé son compte, mais je sais que beaucoup en ont été déçus. Cette restriction que vous avez sollicitée pour vous-même, vous ne la regrettiez que pour la mémoire de celui dont vous avez si bien évoqué la noble et sympathique physionomie. Rassurez-vous : un public restreint n'est pas un public amoindri. Il n'y a que profit à parler dans un cénacle. On y est écouté plus religieusement, et ce que l'on dit est en général bien mieux compris et retenu.

Ce n'est pas d'ailleurs, et qui peut le contester maintenant, le nombre qui donne sa valeur à une assemblée, mais bien ce qu'on y dit et ce qu'on y fait. Or vous venez d'enrichir nos Mémoires d'un excellent discours et notre Compagnie peut se féliciter d'une non moins bonne acquisition. Déjà nous avons pu en juger, car, votre apport littéraire à part, les travaux académiques vous sont déjà familiers : nos Commissions des Concours de poésie et de peinture vous tiennent depuis longtemps comme le collaborateur indispensable, et tous, nous avons gardé le souvenir d'un certain rapport sur un Concours de la fondation Guy dont le succès pourrait bien vous valoir souvent l'honneur de la récidive.

La fonction, à vrai dire, n'est pas toujours des plus enviabiles, et comme il n'est guère possible de donner des prix à tout le monde, comme à l'école enfantine, quelque soin qu'il y mette, un rapporteur est sûr de se faire des ennemis. Des ennemis ! vous ne devez pas savoir ce que c'est ! Eh bien ! vous en tâterez comme les autres, vous vous y ferez même assez vite, et à la longue vous finirez par y prendre un certain plaisir. L'ennemi a souvent d'ailleurs son utilité. En littérature surtout, il est infiniment préférable au neutre. Il prouve que l'on compte pour quelque chose, ce qui est le premier pas vers la gloire.

Si cette considération ne vous émeut pas — et s'il nous était nécessaire de vous demander davantage encore — nous vous mettrions sous les yeux l'exemple de l'homme admirable, chaque jour plus regretté, et dont avec vous nous porterons encore longtemps le deuil. Il ne vous sera pas, certes, demandé tout ce que nous avons obtenu de lui. Il était l'homme universel, et vous êtes le poète. Vous ne remplacerez donc pas celui que personne ne pourra jamais remplacer, mais peut-être ferez-vous mieux que cela. Tout en nous donnant autre chose que ce qu'il nous a si généreusement donné, vous le ferez revivre : ne fût-ce que dans le culte du beau et du bien qui fut votre commun patrimoine, comme aussi dans ce charme indéfinissable qu'il savait répandre autour de lui.

Quand sa noble vie nous sera racontée, puisse-t-il trouver un biographe aussi fidèle que vous l'avez été pour le Baron du Bourget, son prédécesseur à la présidence de l'Académie. De celui-là aussi le souvenir nous est cher. Tel il était dans le monde où vous l'avez si bien connu, tel vous l'auriez retrouvé ici. Cette atmosphère un peu diplomatique dont vous avez senti l'agréable ambiance dans sa demeure de Joppet et dans laquelle il évoluait avec tant d'aisance et de grâce chevaleresque, il l'avait transportée dans notre Compagnie. Une grande souplesse d'esprit, une vue très nette sur les hommes et sur les choses, une cour-

toisie devenue proverbiale semblait lui rendre sa présidence aussi facile qu'elle fut agréable pour ceux qui l'y avaient élevé.

Dans nos relations extérieures, il était l'homme représentatif par excellence, étant resté jusqu'au bout pour le public le magnifique et séduisant Clément du Bourget.

Ce ne sont point là spécialement des vertus académiques ; mais cet homme heureux les avait toutes ; et qui de nous jadis, je parle de ses camarades, en le regardant passer avec une admiration mêlée parfois d'un peu d'envie, se serait douté que ce brillant mousquetaire qui semblait sorti du cerveau d'Alexandre Dumas, et dont les éperons en sonnant faisaient vibrer tant de cœurs, finirait un jour dans la peau d'un historien érudit, et descendrait de cheval pour s'asseoir dans un tranquille fauteuil d'Académie.

Il est naturel que, vos sympathies aidant, le personnage vous ait tenté : le poète se plaît à ces contrastes. Et le portrait vous était peut-être plus facile qu'à un autre. Ayant quelque affinité avec votre modèle, vous n'aviez, pour l'exécution de certaines parties, qu'à vous mettre, comme on dit, devant une glace. L'idée vous fera sourire, c'est si peu dans votre manière. Mais, outre que la comparaison s'établit d'elle-même, il est presque impossible à un artiste de ne pas mettre un peu de lui dans le portrait qu'il fait et qui sera toujours plus ou moins le reflet de sa vision intérieure. C'est à cause de cela qu'avec des formes très différentes tous les personnages d'un même peintre ont comme un air de famille. Van Dyck, qui pourtant n'a pas peint que des gentilshommes, ne nous a laissé que des grands seigneurs. Goya, qui sûrement n'a pas rencontré que des sorciers, n'a laissé que des figures tragiques. Il est impossible que Wateau n'ait pas eu dans le nombre à peindre au moins quelques laiderons, et toutes ses figures de femme sont charmantes. C'est cette tendance à se substituer au modèle qui fait la personnalité de l'artiste, et permet de le reconnaître souvent mieux que par la signature.

En me laissant aller à cette digression, je n'ai point songé à contester l'exactitude du portrait que vous avez tracé, j'ai voulu dire au contraire que vous l'avez fait d'autant plus ressemblant que la mentalité et les goûts de votre sujet se trouvaient en harmonie avec les vôtres.

J'avais aussi devant les yeux votre bagage littéraire. Il n'est pas encore d'un volume à faire peur, mais il a son poids et la qualité en est rare. En plus, je n'y vois rien qui ait été emprunté à qui que ce soit. Il est bien à vous, ce qui est plus rare encore.

Il y a un peu de tout dans votre œuvre : des comédies, des drames, des poésies fugitives, mais le sonnet semble avoir toutes vos préférences. De cette œuvre je n'en ferai point l'analyse. Ce procédé, emprunté à la chimie, et qui consiste à triturer un morceau littéraire pour en faire ressortir les tares sous prétexte d'en extraire les suc essentiels, m'a toujours semblé un jeu de cuistre puéril et suspect.

La critique n'est pas, en général, autre chose qu'une massue dont on se sert alternativement pour frayer la voie à ses amis, et cogner sur ceux qui nous gênent.

Mais fût-elle inspirée par une sérénité olympienne, la critique n'a jamais été, surtout en matière poétique, que l'expression d'un sentiment personnel ; or la façon de sentir change avec les hommes, et change aussi avec les temps.

Au sein de nos Commissions des Concours, si nous sommes toujours d'accord sur le fond même et le but de la poésie, il existe parfois des divergences de vue sur les formes qu'elle doit emprunter. Les uns sont rigoureusement traditionnalistes, et ils ont certainement raison. D'autres ont parfois de coupables indulgences pour les vellétés d'anarchie, et je ne puis dire qu'ils aient absolument tort, étant un peu de ceux-là : car en somme, si toute poésie doit jaillir des sources éternelles et profondes, peu m'importe que l'on y puise avec le tara d'Olivier Bachelin, la seringue de Scaron, ou la coupe d'or du divin Racine.

Pour vous, Monsieur, l'outil est indifférent ; mais vous connaissez le sentier qui mène à la bonne source. Il vous arrive parfois d'y boire tout simplement dans le creux de la main, et vous voilà parti à la recherche de la muse. Vous ne la trouverez pas devant les spectacles vulgaires qui passionnent les foules. Elle vous attend le plus souvent en face d'un de ces tout petits tableaux, familiers, auquel personne n'avait pris garde, et dont elle seule saura nous en détailler la grâce, et nous en faire comprendre l'enseignement mystérieux.

Un jour, ce sera devant une fillette jouant avec sa poupée :

Sous le portrait d'une petite fille

Que lui dit-elle en la berçant sans paix ni trêve
A sa poupée à l'œil de verre, aux lourds cheveux ?
Qu'aperçoit-elle en lui contant ses contes bleus,
La douce enfant dont le regard est plein de rêve ?

L'histoire est longue et jamais elle ne s'achève,
On la reedit deux fois, trois fois, on la sait mieux.
Pourquoi sourire, ô nous les grands, ô nous les vieux,
Toujours pressés de voir mûrir le blé qui lève !

Bercez, bercez votre poupée avec amour
Et moquez-vous un peu de nous à votre tour,
Petite fille aux yeux si doux, aux yeux de mère.

Car nous les grands, les songe-creux, que faisons-nous
Qui caressons tant de projets, de rêves fous,
Sinon bercer et nous aussi notre chimère !

Plus loin, ce sont encore des enfants avec leurs jouets.
Mais ces enfants n'appartiennent point à notre race et leurs
jouets sont des engins de mort.

Tigres royaux

Ils sont très doux : ils ont des prunelles de lin
Les petits enfants blonds aux chairs tendres et roses,
Mais une flamme court en leurs yeux de félin,
Ils ont pour s'étirer d'inquiétantes poses.

« Le vieux Noël nous a donné de belles choses ! »
Dit le tendre Wilhelm avec son air calin.
Et puis très sagement, dans leurs chambres bien closes,
Ils font tonner les Krüpp, virer les Zeppelins.

L'orchestration rugit des marches triomphales ;
Des cartes en relief sur le tapis s'étalent,
Et comme on leur a dit : « Surtout, soyez prudents »,

De ce geste feutré qu'ont les bêtes de proie,
Les petits enfants blonds, un mauvais rire aux dents,
Bombardent Liège ou Reims avec des cris de joie.

Après la lecture de ces beaux vers, il me semble que je n'ai plus qu'à plier bagage ; mais auparavant j'ai une restitution à vous faire. Que cette confession semi publique me fasse pardonner de me mettre ainsi en cause. C'était quelques jours après la représentation d'une pièce patriotique qui nous avait été demandée en commun pour fêter le Cinquantenaire de l'Annexion. Je me trouvais dans un salon où l'on se pique de gai-savoir. La société y était nombreuse et choisie, et je recevais avec une modestie, d'ailleurs affectée, les compliments obligés que la bienséance mettait sur toutes les lèvres. A la fin, quelqu'un s'avisait de me demander un passage de la pièce, et comme je laissais au public le choix du morceau, à l'unanimité il me désigna une tirade, magnifique, je n'hésite pas à le déclarer, puisqu'elle était de vous seul. Je n'y avais pas mis une virgule.

Un léger dépit ne m'empêcha de la donner avec toute mon âme, et j'encaissais, quand j'eus fini, des applaudissements bien mérités. Or, depuis ce jour-là, ces applaudissements pèsent sur ma conscience. Aussi ne suis-je pas fâché de trouver aujourd'hui l'occasion de vous les repasser.

Notre tâche est finie, Monsieur, et vous voilà complètement des nôtres ; pour ma part, en dépit des souvenirs qui nous étreignent, et des préoccupations qui nous assiègent tous, j'ai été heureux de vous souhaiter la bienvenue.

Je sais qu'il vous en a coûté de répondre, en ce moment, à notre appel. Vous songiez à votre deuil cruel. Il vous semblait aussi que cet échange de congratulations académiques n'était qu'un médiocre amusement à l'arrière de ceux qui n'échangent que des balles. Oui, peut-être, en apparence aviez-vous raison. Et pourtant, malgré tout, vous

avez bien fait d'être venu : nous devons nous soumettre aux lois de la vie, et accomplir chacun dans notre sphère ce qui nous paraît juste et raisonnable. Notre Compagnie est dépositaire de vieilles traditions, et que cela nous amuse ou non, notre devoir est de les maintenir, sans songer à nous-même, mais à ceux qui viendront après nous.

J'ai commencé par les abeilles, et je les retrouve pour finir. Dans la ruche qui, pour elles, constitue la patrie, si toutes coopèrent au fonctionnement du petit état, toutes ne prétendent pas à la même gloire. Pendant que les jeunes dévorent l'espace à la recherche du butin, les douairières leur préparent les alvéoles, aèrent et nettoient la maison. D'autres en gardent l'entrée. Il y a aussi les mâles inoffensifs et tapageurs. Trop lourds pour fendre l'air, et sans armes pour la défense, ils ont été longtemps considérés, leur utilité printanière à part, comme d'insupportables parasites.

A ces calomnies, justice enfin a été rendue. On a découvert que dans l'intérieur de la ruche, et loin des regards indiscrets, les pauvres mâles avaient pour mission de réchauffer le couvain : humble charge s'il en fut, mais pourtant honorable entre toutes, puisque c'est à eux qu'a été confié le dépôt sacré de l'avenir.

Ce dépôt, nous en avons aussi la garde, nous les inutiles, nous les vieux, comme vous le dites dans vos vers. Ne pouvant donner ce que nous n'avons plus, si nous poursuivons sans arrière-pensée notre tâche quotidienne en restant simplement dans notre rôle de *mainteneurs*, selon l'expression de vieilles Académies, nous ne saurions, certes, prétendre aux honneurs de la fourragère, mais en tout cas nous aurons fait œuvre de bons Français et de bons Savoyards.

Le Gérant : GUÉLARD.



